

Lettre à Dalie Giroux – L’art des pauvres

Marie-Ève Lacasse

Numéro 168-169, hiver 2021

Depuis la crise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95502ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lacasse, M.-È. (2021). Lettre à Dalie Giroux – L’art des pauvres. *Moebius*, (168-169), 229–240.

d'art des pauvres

Marie-Ève Lacasse

Paris, le 21 décembre 2020

Chère Dalie,

J'ai relu dernièrement l'un de tes articles, le titre est beau : *Le corps morcelé de la réaction globale*¹. L'écriture en est savante mais, comme toujours, c'est plus fort que toi, il est traversé par le lyrisme. Comme si la littérature scientifique ne suffisait pas, que forcément tu devais te laisser happer par la poésie pour dire plus, pour dire mieux. Quelque chose par-delà le langage. Mais tu es sérieuse ; tu restes la chercheuse, la prof, celle qui dirige des thèses, qui est invitée partout dans les colloques. Tu cites, tu mets des notes de bas de page. Tu fais bien tout ce qu'il faut pour rester dans les clous.

1. Dalie GIROUX, « Le corps morcelé de la réaction globale », *Lundimatin*, n° 228, 16 février 2020, [En ligne], [<https://lundi.am/Le-corps-morcele-de-la-reaction-globale-Dalie-Giroux>], (4 février 2021).

Juste assez, en vrai, pour ne pas être inquiétée. Tu avances masquée. Or quelque chose dans ton écriture s'échappe de lui-même. Il y a des lignes de faille dans tous les sens, une pleine liberté dans les blancs et les noirs. Après tout, enseigner l'anarchie à l'université, voilà un programme, un vrai. Moi, j'admire ça. Ton élégante rébellion, dans le milieu si conservateur qui est le tien. Dans cet article, donc, tu expliques qu'une « commune » est en train de naître. Et que pour construire cette commune, il faut accepter de perdre, d'envisager une perte. Tu cites Lacan : désirer c'est d'abord accepter de se délester de quelque chose. Ce n'est pas facile de se défaire. Mais si l'on y consent, quelque chose pourrait se préparer. Toi, tu y crois. Tu l'affirmes avec enthousiasme : une « commune » s'annonce. Et pour que cette commune sorte de l'imaginaire et prenne forme, dis-tu, il faut accepter de perdre, c'est-à-dire commencer à faire nos adieux au monde ancien, celui que nous connaissons.

Nous sommes les enfants du capitalisme libéral. Les « choses » qui nous entourent semblent aller de soi. Vivre entourés de « choses » est devenu si naturel que nous ne les voyons plus. Nous ne les voyons plus mais, à la différence d'avant, il y a désormais beaucoup de morts pour dire ce que cette accumulation engage. Voici ta démonstration : la majorité refuse le deuil du monde ancien. Et cela se traduit, c'est mécanique, par la montée mondiale de la réaction. Pour parvenir à la commune, il faudrait qu'une majorité mondiale accepte « l'obsolescence de la forme de vie occidentale » et que, pour une fois, cela ne se fasse pas dans la guerre, mais de manière à « produire une forme de connaissance de soi qui ne soit pas une modalité de destruction de l'autre ».

J'adorerais te croire, mais je suis résolue. L'idée d'une fin du monde collective ne me fait plus peur. Un éditeur anarchiste

que je connais m'a expliqué, toute une soirée durant, qu'il n'y a rien d'autre, « après ». Qu'on était arrivé·e·s dans l'impasse de l'imaginaire. Je ne sais pas d'où vient ta foi dans les choses. M'aideras-tu, demain et les autres jours, à rêver encore ?

* * *

La première fois que j'ai entendu parler de toi, c'était à la fac. Une doctorante, apprenant que j'ai grandi à Ottawa (elle faisait sa thèse sur Sarah Kofman, c'est suffisamment rare pour que je m'en souvienne), me dit qu'elle a étudié avec toi, et que si j'ai le temps un jour, je pourrais « aller te voir ». Je ne comprenais pas tellement par quel hasard extraordinaire nos chemins arriveraient à se croiser.

Quelques mois plus tard, je retourne à Ottawa après vingt ans d'absence. Je revois les traces de mon enfance. C'est un voyage solitaire et blablabla. Je ne suis pas revenue à Ottawa pour mes petits souvenirs souffreteux, mais pour écrire un roman sur le féminicide autochtone. L'une de tes anciennes élèves donne un séminaire sur le sujet. À la fin du cours, je me présente, nous discutons, et elle me parle spontanément de toi, suggérant elle aussi que nous devrions nous rencontrer. Je dis « OK », même si je ne sais pas trop à quoi m'attendre. Quelques jours après, on a rendez-vous dans un café. La discussion prend forme, et au bout d'une heure, on se rend bien compte qu'elle n'est pas terminée, qu'il faut la poursuivre.

Quand je vois ta maison pour la première fois, cachée dans les bois, je me demande si je ne suis pas face à cette utopie, celle qui échappe apparemment à l'éditeur anarchiste. *Cela existe ?* Voici ce que je vois. Avec la femme-fée, vous cultivez

la terre, vous coupez les arbres, vous nourrissez les poules, vous conduisez les tracteurs. Vous connaissez les plantes, les chemins et la provenance des sources. Vous retirez les souches, vous cuisinez les fruits de votre labeur, vous vous soignez avec des plantes. Vous n'achetez rien. Vous produisez tout. À partir de votre propre corps-machine. Ce jardin, le vôtre, est un concentré du monde, avec sa violence et sa douceur. Vous vivez à l'écart sans vous être coupées de la société, non : vous avez eu l'intelligence et la curiosité d'unir vos forces à celle de votre entourage. « À la campagne, en hiver, il faut qu'on soit nombreux pour déloger un tronc d'arbre sur la route », me dis-tu.

Je suis retournée vous voir, ensuite. L'hiver et l'été, dont un été où j'étais particulièrement brisée. Il y a eu une soirée où vous aviez invité des amis. On a fait un feu près du wigwam et on a mangé des petits fruits d'été, et aussi du pain, du fromage et du vin. J'étais triste à mourir, mais quelque chose s'est mis à s'ouvrir à un moment, dans la chaleur des flammes et des gens. Il y avait beaucoup d'étoiles. Le moindre froissement dans les feuilles suggérait une vie sauvage et invisible.

Le lendemain, nous sommes allées nous baigner dans un lac. La scène avait l'odeur de mes plus heureuses journées d'enfance. La vase, l'eau, les feuilles moisies. C'était tellement doux. Quand je suis sortie, tu as fait ce geste étonnant, comme on ne se connaissait pas très bien encore, je veux dire, à *ce point* : tu as posé ta paume sur mon plexus solaire et tu as dit : « Tu es bien. » Le rituel avait eu lieu.

Je t'ai donc connue par la voix, le corps et l'habitat avant de te connaître par les livres. Il faut dire que 7 000 kilomètres nous séparent et que tes livres ne sont pas disponibles en France. Ma mère est allée les commander dans une librairie de Longueuil et j'ai fini par les lire des mois plus tard, en

allant rendre visite à mes parents. Dès que je t'ai lue, j'ai tout de suite compris que ta grammaire était parfaitement cohérente avec ta manière de vivre. Ta pensée et ta vie, ta façon de l'organiser, formaient un tout, sans hypocrisie, sans compromis avec l'argent ni le confort, sans faux discours – une vraie spinoziste. Avec *Parler en Amérique*², tu m'as rendu l'amour de ma langue et, de ce fait, je te dois beaucoup. Retrouver l'amour de sa langue, c'est arrêter de se détruire, c'est arrêter d'avoir honte. La lecture de tes livres a eu le même effet que ta main posée sur moi.

On dit parfois que la littérature peut sauver la vie. Moi, je sais que c'est vrai, que ce ne sont pas des paroles en l'air. En lisant un autre de tes livres, *La généalogie du déracinement*³, j'ai compris pourquoi cela m'avait fait horreur de vivre dans les suburbs – non seulement pour des questions esthétiques, mais aussi pour des raisons existentielles : horreur de vivre à l'ombre d'un tabou, recouvert par le langage policé des institutions ottaviennes. Ma haine originelle se dissipait au fur et à mesure des pages. « Le regard neuf est possible si la puissance morbide (la peur) est dételée du char du langage », écris-tu, avec ta belle langue. Combien de fois ai-je pu mesurer dans ma chair la vérité de cette phrase ?

Enfin, il y a *Manger en Amérique*⁴. C'est un article court, que tu as écrit avec Amélie-Anne Mailhot. Vous évoquez un long voyage, de l'Outaouais à la Côte-Nord, au cours

2. Dalie GIROUX, *Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019.

3. Dalie GIROUX, *La généalogie du déracinement. Enquête sur l'habitation postcoloniale*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2019.

4. Dalie GIROUX et Amélie-Anne MAILHOT, « Manger en Amérique », *Cahiers européens de l'imaginaire*, n° 5, avril 2013, p. 172-176, [En ligne], [https://www.academia.edu/4395658/Manger_en_Am%C3%A9rique], (4 février 2021).

duquel vous cherchez à « manger » sur votre territoire – sauf que rapidement, malgré l’abondance du garde-manger de la nature qui vous entoure, vous êtes contraintes à vous arrêter dans les dépanneurs et les St-Hubert. Parfois, le miracle arrive : vous vous alimentez de manière « sauvage » en cueillant des fruits, en pétrissant un pain banique, en pêchant. Le texte déploie une cartographie extrêmement pointue de la géographie et des climats québécois, et propose une photographie parlante de la dégradation du territoire. L’écriture est à la fois drôle, triste et sensuelle. Comme dans ta conférence appelée « Marx indigène⁵ », tu en viens à poser la question la plus punk qui soit : pourquoi la nourriture est-elle payante ? Depuis, ce scandale me saute aux yeux trois fois par jour. Comment en est-on arrivés à la marchandisation de ce qui est gratuit *par essence* ? J’ai cherché, à Paris, à me nourrir sans payer. Je suis allée aux Buttes-Chaumont avec des sécateurs pour couper des figes et des feuilles de figuier, mais j’avais tellement peur de me faire prendre que j’avais l’impression de dévaliser la place Vendôme. Manger gratuitement est devenu un crime.

Il faut que je te le dise : c’est grâce à tes livres que j’ai pu achever le long processus de décolonisation qui a été le mien. Je ne savais pas encore ce que cela impliquait d’écrire : la paupérisation à un niveau que je ne pouvais imaginer. Je ne voyais que la « perte », n’envisageant pas encore la dépossession comme une libération, quelque chose qui enfin me *désentraverait*. J’écrivais déjà, mais pas comme aujourd’hui. L’écriture n’était pas un absolu, ma nourriture

5. Dalie GIROUX, « Marx indigène. Un devenir-terrien du communisme », texte inédit, lu à l’occasion du colloque « Le conflit politique : logiques et pratiques », Paris, 6-8 avril 2017, laviemanifeste.com, [En ligne], [<https://laviemanifeste.com/archives/11569>], (4 février 2021).

même. Je ne fétichise pas la pauvreté et, par ailleurs, je ne suis pas assez respectueuse de l'Église pour faire des vœux en ce sens. Je ne vois aucune exaltation mystique à l'indigence. Mais me déposséder m'a rendue libre. Je suis pauvre, mais je ne suis pas démunie : c'est la manière la plus luxueuse de vivre.

Voici ce que j'ai découvert, hélas un peu tard :

Avoir du temps est le bien le plus précieux. Manger des épiluchures est un festin. Lire est un travail. Faire de la musique sans public est une fête.

Toute activité prenante, qui n'est pas rémunérée, qui occupe la totalité de l'être, transforme l'air. Le vrai travail est donc gratuit.

J'ai constitué, à partir de ces révélations, un :

PROGRAMME DE DÉCONTAMINATION
DU CAPITALISME

En espérant que cette commune trouvera des
sympathisants.

Voilà.

Je commence.

Microphone check, ouane tou, ouane tou, what is this?

PREMIÈRE PARTIE

Redevenir un animal

La lumière devient une étoffe, des points d'or.

Le mur moucheté reste longtemps l'objet de votre contemplation.

Les heures, toutes les heures, deviennent profondes et studieuses.

Gagner de l'argent n'a plus de sens.

Vous découvrez que votre corps est un espace à vivre et non plus un lieu de contraintes.

Commençons.

Vous vous dépossédez de tout matériel électronique et téléphonique.

Vous coupez votre abonnement à une compagnie de gaz ou d'électricité.

Voilà.

Vous y êtes.

Dans la nuit silencieuse, les chefs-d'œuvre vous traversent d'une manière inouïe.

DEUXIÈME PARTIE

Intérieur et extérieur

Un jour parfait : apprendre une nouvelle langue. Étudier sa leçon quotidienne. Faire de la musique et chanter. Écrire pendant plusieurs heures. Se promener autour de la maison. Lire. Se coucher à vingt-deux heures.

Un jour parfait, à deux : converser longuement, oublier de manger, dormir d'un sommeil amoureux.

Désormais, les hommes qui vous intéressent font circuler la jouissance dans la totalité de leur corps. Les femmes qui vous intéressent vous disputent de difficiles parties d'échecs.

(Nous nous reconnâtrons dans le bruit du monde.)

L'idée de domination perd tout son intérêt. Par contre, l'égalité s'érotise, tout comme le communisme des gestes. Vous désirez l'intime variation des rapports de force.

Dehors, des soldats hagards, hébétés, circulent toujours dans les rues, les bras ballants, une arme en bandoulière. Le point de bascule a été atteint. Nous continuons à vivre en retenant notre souffle, pour les enfants, pour la dignité, pour ne pas finir par prendre les armes nous-mêmes.

TROISIÈME PARTIE

Forêt

Bien entendu, vous avez peur. Rien ne vous protège. Vous entrevoyez la mort violente au-delà du roman.

Entre-temps, vos désirs se déplacent. Vous vous initiez aux techniques agricoles, à la photosynthèse, à la composition des sols, aux formations géologiques. Des mots nouveaux glissent en vous comme des rivières au cœur des choses.

Vous quittez la ville.

Maintenant que tout est intime, vous devez vous inventer un nouvel aujourd'hui dans votre tanière.

Vos besoins sont très simples : chaleur, nourriture, amour.

Ce tout-à-fait-nouveau vous déroute.

Une main devant les yeux, une autre à tâtons, vous touchez votre nouvelle vie. Vous êtes dedans, *dans* la brûlure. Les mois passent ainsi dans une joie scandaleuse.

Vous continuez à vous instruire. Voici les feuilles, la terre, les outils, le calendrier, la lune et le vent. Vous êtes stupéfait·e par le nombre de choses que vous ignoriez, par la quantité de goûts et d'odeurs qui vous étaient étrangers.

Votre vision s'aiguise.
Des poils poussent sur votre peau.

QUATRIÈME PARTIE

Maladies

Vos journées ressemblent pourtant à celles de votre ancienne vie : vous aimez et vous travaillez, mais vous aimez travailler.

Aimer et travailler. C'est pareil. C'est le même geste.

Entre-temps, des muscles sont apparus. Vous avez mal au dos. Vous découvrez que vous avez un corps.

Vous vivez des deuils. Cela arrive.

La maladie unit les êtres en les désunissant.

Vous restez conscient-e. C'est le début d'une autre vie, à l'école du risque. Vous continuez de vous déposséder jour après jour.

Vous commencez à communiquer entre espèces. Vous reconnaissez désormais les cris d'alarme des oiseaux, des coyotes, des grenouilles.

Et quand vous ne posséderez plus rien du tout, il vous restera ceci : la langue, avec son secret. Ce qui se cache derrière la voix, comme une musique ancienne oubliée qui ressurgit.

Comme la poésie qui serpente dans tes articles, Dalie, et qui veut dire ce qui est « à l'arrière de l'arrière de la pensée⁶ ».

FIN

Chère Dalie,

À la question « pourquoi continuer », j'ai enfin une réponse qui me maintient en vie.

Je t'embrasse,

Marie-Ève

6. Clarice LISPECTOR, *Água Viva*, édition bilingue, nouvelle traduction du portugais (Brésil) par Didier Lamaison et Claudia Poncioni, Paris, Éditions des femmes, 2018.